

Rougir

Devant la maîtresse de l'école primaire, j'ai rougi. « Il y a un bourdon ! », disait-elle. Alors je donnais de la voix pour éloigner l'animal et pour marquer mon zèle à l'égard de l'autorité scolaire.

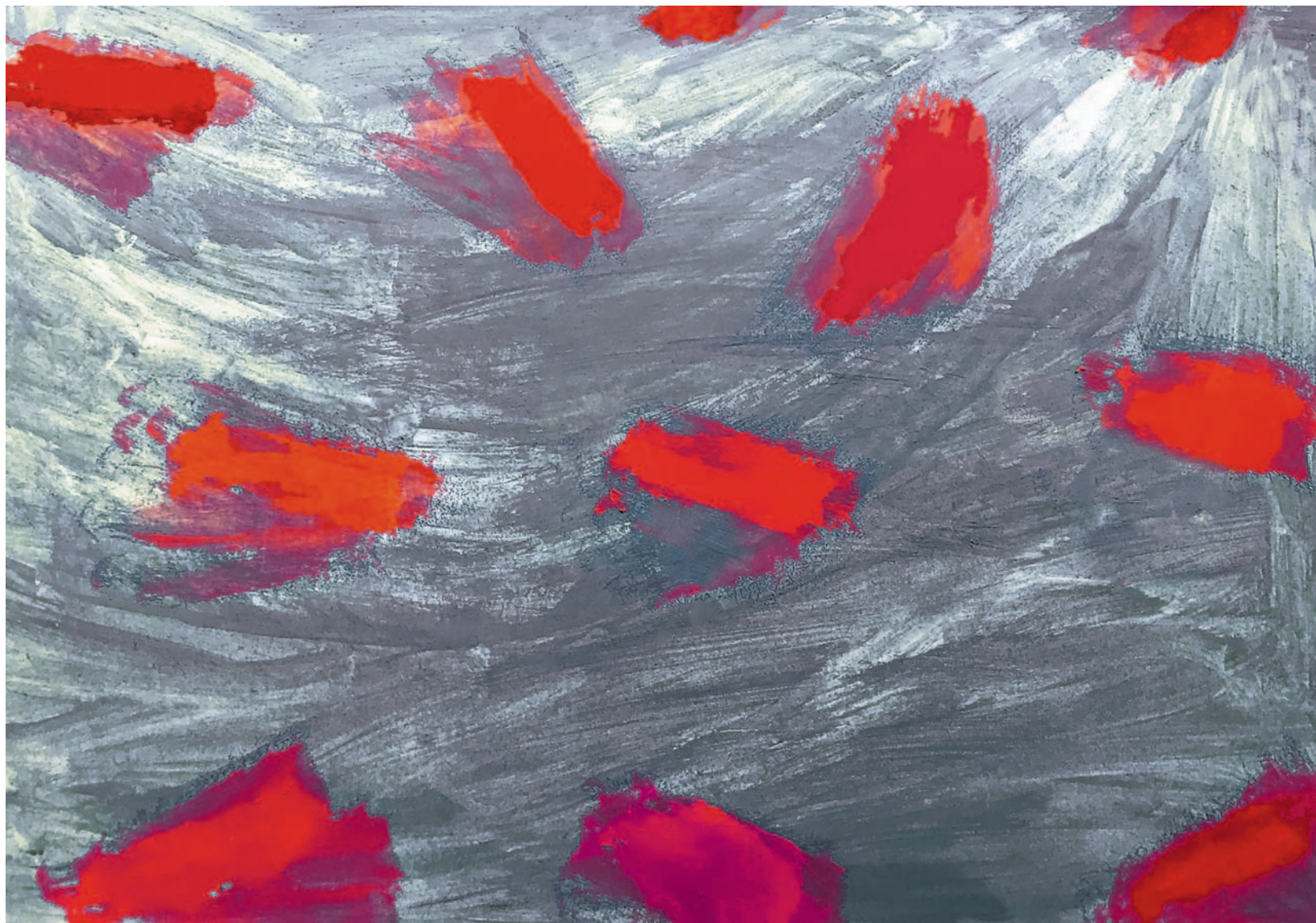
SERGE ARNAULD

Le coupable s'était dévoilé malgré lui, aux yeux et aux oreilles de tous. « Tais-toi ! Tu chantes faux, tu gênes les autres ! », reprenait-elle, tandis que mes deux joues exposaient des chaleurs intérieures d'enfant inquiet. Il y a des vocations contrariées, mais la contrariété vécue dans un tel flamboiement confère à ces prétendus appels une conscience de soi qu'il vaudra la peine, bien plus tard, de décortiquer.

Je continue à rougir devant mes petits enfants qui s'en amusent. Je ne me suis jamais habitué à cette manifestation incontrôlable de l'émotion et je continue à supporter vaillamment cet embarras. Quelque chose de chaud afflue au visage, c'est une manifestation subtile, soudaine ; oui, la rougeur se voit comme se montre Satan, furtif, inattendu, agent des flammes purifiant sorciers et sorcières ; mais, de nos jours, grâce au cœur qui est bon diable puisqu'il nous ménage de toute insistance, elle disparaît sans tarder ; cependant, l'instant a suffi pour que la rougeur paraisse éternelle.

D'ailleurs, je ne fais pas que rougir et si j'ai appris que le rouge est la couleur de la charité, de cet amour élevé dont on vante la nature, l'une des vertus théologiques avec l'espérance associée au vert et la foi au blanc, je ne m'apaise pas en raison de cette connaissance réconfortante. Je ne suis guère mieux consolé par celui que Platon désignait comme un Socrate devenu fou, Diogène de Sinope, lequel, selon Diogène Laërce¹, aurait dit à un jeune homme qui rougissait : « Bravo, c'est la couleur de la vertu ! » Entre l'impression que me procurent mes rougeurs et la désignation flatteuse du philosophe ou cet amour spirituel du théologien, il y a un écart désolant. J'eus préféré naguère que l'on attribuât à la couleur de la charité ou à celle de la vertu une qualité plus nuancée, plus concrète, celle, notamment, que la foi des Hébreux formule à la fois spirituellement et physiquement : « Car l'âme de la chair est dans le sang » (Lévitique, 17/11), est-il énoncé. Si l'âme de toute chair est dans son sang, le rougissement serait-il le véhicule, apparent par l'émotion, de la conscience ? En effet, je suis conscient que je puis rougir pour de très bonnes raisons parfois, mais aussi et surtout lorsqu'autrui m'impute une pensée que je n'ai pas ou une action que je n'ai pas faite.

« La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que son être implique un être autre que lui. » Phrase de Sartre, complexe au premier abord mais qui se mastique relativement bien à l'usage. En effet, dans un récent opuscule², Alain Badiou explicite ces mots et nous instruit indirectement sur le phénomène qui nous intéresse ici : la disposition à faire rougir ou à rougir soi-même puisque l'on ne rougit jamais tout seul. Il écrit : « Ou bien mon désir est d'objectiver l'autre, de le traiter comme un objet grâce auquel je me saisis moi-même comme libre. Pourquoi je me saisis moi-même comme libre dans cette expérience ? C'est parce que tout ce qui n'est pas liberté a été projeté dans l'autre. Je fais porter à l'autre le destin de la servitude, c'est moi qui ai la liberté, laquelle est entièrement de mon côté. Cette figure, Sartre l'appelle le sadisme, dans un sens évidemment ontologique, dans un sens déployé. Ou bien, au contraire, mon désir est de me faire objet pour l'autre, de manière à ce que ma liberté soit justement de dépendre de la liberté de l'autre. Ma liberté



FRANÇOISE BRIDEL

s'assume alors comme réduction et parasitage de la liberté de l'autre. Il s'agit de contraindre l'autre à faire en sorte que je ne sois pour lui qu'un objet, par quoi je le manipule en réalité librement, de façon à conquérir une fiction de servitude au regard de sa liberté à lui. Ça, c'est le masochisme. »

Il est cependant acquis dans la pratique que toute relation à autrui ne se limite pas à l'objectivation imposée et à la liberté conquise, en particulier lorsque l'autre ne se réduit pas à un sosie mental et devient tout ce que j'ignore en référence à ma prétendue liberté ou à ma volonté d'enfermer l'autre en l'objectivant. La « conversation sexuelle humaine », notamment, qui libère des afflux de sang à d'autres endroits qu'aux bonnes joues, nous instruit sur la nature inexhaustible de l'autre ; de cette appréhension d'autrui, une dimension du moi transfigurée se révèle alors (bien que « ce jeu à deux » puisse parfois être perçu par les partenaires comme une relation infernale). Bientôt, avec le clonage des humains, il y aura des lendemains qui chanteront. Qui vivra, verra ! Qui se verra dans l'autre, avisera !

Ces bouffées sanguines m'ont instruit sur d'autres indispositions passagères. Je me suis remémoré les liens entre les pulsions éprouvées par les mortels et les couleurs auxquelles on les rapporte. Le langage est un malin compère : le sybillin et le symbolique lui conviennent. Ne disons-nous pas : je ris *jaune*, une peur *bleue*, *vert* de rage, je broie du *noir*, je suis *rouge* de colère, etc. Ces expressions renvoient à la théorie des humeurs dans l'Antiquité qui repose sur les quatre éléments : le chaud et le sec (feu), moteur des *colériques* ; le chaud et l'humide (air), moteur des *sanguins* ; le froid et le sec (terre), moteur des *tristes* ; le froid et l'humide (eau), moteur des *flegmatiques*.

Cette question des tempéraments a encore son actualité en naturopathie et en chromothérapie ; nous savons que quiconque, dans le parler le plus courant, déclare d'une personne soucieuse qu'« elle se fait de la bile » (la mélancolie, rattachée à la bile noire d'Hippocrate, de Gallien et de Vésale). La bile n'est nullement noire, mais cela n'a aucune importance ; au contraire, l'erreur induit correctement puisque l'anxiété des hommes assombrit le caractère. Le dramaturge de l'époque élisabéthaine Ben Jonson inscrit dans la typologie de ses personnages ces dispositions associées à la coloration : le colérique, le sanguin, le triste ou le flegmatique. Dans le prologue à sa pièce *Chaque homme a son humeur* (1595), il oppose aux effets du théâtre que nous procure la vue des monstres, par exemple, ces tempéraments des mortels : la circulation du chaud et du froid, de l'humide et du sec³, contre les artifices qui épataient jadis le spectateur, remplacés aujourd'hui par les effets spéciaux qui fascinent le public au théâtre ou au cinéma : « L'auteur préfère vous prier de bien accueillir aujourd'hui une pièce telle, selon lui, que les autres devraient être et dans laquelle le chœur ne vous fera pas voyager au delà des mers ; vous n'y verrez pas des trônes descendre, avec bruit, du haut des airs, à l'ébahissement des petits garçons, ni des fusées partir, à l'effroi des femmes ; vous n'y entendrez pas des boules rouler sur le cuivre pour dire : il tonne, ni des tambours tumultueux faire des roulements pour vous apprendre quand arrive la tempête ; mais vous y verrez des personnages agir et parler comme il est d'usage de parler et d'agir, et l'on vous y représentera l'image de la vie et le tableau des folies de l'homme, et non celui de ses crimes. »⁴ Il vous faut vous imprégner de ces derniers mots, *l'image de la vie et le*

tableau des folies de l'homme, et non celui de ses crimes ; il convient de les pénétrer sérieusement à l'heure où des cuistots enculturés vous font passer pour une andouille si vous ne prenez pas goût à leur tambouille ! Quoi que l'on fasse, que l'on décline ces menus ou que l'on partage ces plats à la carte, nous nous habituons tous, peu à peu, aux excès du moment par une lassitude ou une indifférence apte à nous façonner, en d'autres termes, examinés ci-dessus, nous « libérant », nous « objectivant ».

Contre les enfermements de la liberté factice et de l'objectivation réductrice ; contre l'aménagement sensationnel d'écrans de fumée à vous couper le souffle, ainsi que le poète le dénonce à l'époque de la Renaissance, rougissons de honte pour nos maîtres actuels, rougissons de plaisir contre nos maîtres d'hier, rougissons de colère en rugissant de bonheur.

Les affluents du cœur connaissent la musique de nos âmes.

¹ Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, GF-Flammarion, 1965, tome 2, page 26.

² Alain Badiou, *Je vous sais si nombreux...*, Ouvrages Fayard, 2017, pp. 26-27.

³ La troisième réplique avant la fin du cinquième acte est celle de Justice Cément (magistrat de joyeuse humeur). La voici : « Allons, je conjure chacun de mettre de côté toute mauvaise humeur : vous, Monsieur Dowright, votre colère ; vous, Monsieur Knowell, vos inquiétudes ; Monsieur Kitley et sa femme, leur jalousie : car je dois vous le dire à tous les deux : « Les cornes sont pires dans l'imagination que sur la tête. » »

⁴ Ben Jonson, traduit par Ernest Lafond. J. Hetzel, libraire-éditeur, 1863. Tome 2, prologue de *Chaque homme a son humeur*, page 6. La citation au chiffre 3 se trouve à la page 166. Shakespeare fut acteur dans cette pièce qui précède celle, produite en 1599, dont le titre est : *Chacun hors de son humeur*.